

Baseline Road, Colombo 09

Ma vie s'est arrêtée à l'endroit d'une mauvaise photographie couleurs. Un polaroid désastreux au grain épais, au cadrage sismique, à la lumière blafarde. J'y suis méconnaissable. Pour couronner le tout, ma pose est ridicule et je bouge. Mais c'est le cliché le plus récent, le dernier qui ait été pris de moi, le jour de mon départ.

Un flou à la place de ma main. Dans le hall de l'aéroport Paris Charles de Gaulle, je suis en train de dire « *À bientôt* » au photographe qui m'a coupé les pieds, le sommet du crâne et une partie de l'épaule gauche. L'émotion. Je rassure d'un sourire exagéré ce père qui dissimule mal son anxiété derrière un souci de composition. Comme il n'en tolérait aucune, il photographiait toutes nos séparations. À demi caché par son boîtier, il répétait « *Fais attention à toi* ». Je prenais cela pour une formule. C'était une supplique.

Un temps, j'ai reçu ses lettres m'informant de mon actualité. Je faisais parfois la une d'une publication ou d'une autre. Pour les Droits de l'Homme. Contre la peine capitale. Encart en bas de page : un petit clown triste de dix-huit ans traquant son identité à grands renforts de cheveux rouges taillés en marches d'escalier. L'injuste s'était abattu sur le sourire fendu d'une gosse androgyne. Entre les lèvres, deux rangs de dragées blanches bien brossées. La gencive vive respirait la confiserie fraîchement ruminée. Mascara en paquet sur les cils. Aux joues, du rose qui n'était même pas du blush. Visage poupon complexant au point d'avoir envisagé très sérieusement un arrachage de prémolaires – un rêve d'adolescente logé tout entier dans les fossettes de Marilyn Monroe. En vis à vis se trouvait une deuxième vignette, le même visage mais vieilli par ordinateur. Pour quelle raison ? Si encore j'avais disparu ! J'étais seule à ignorer la putréfaction rapide qui m'attendait.

Un décompte n'a de sens que si l'on tient pour sûr un chiffre de départ. Mais comment m'y retrouver lorsque, d'un jour à l'autre, on modifie ma peine ? Il y a pourtant un gouffre entre « capitale » et « à perpétuité ». Il y avait un gouffre entre « capitale » et « à perpétuité ». J'ai vite cessé de distinguer pour commencer à enterrer. Je meurs là où je croupis. Que s'est-il passé entre la douane et la geôle d'où j'écris ? J'aimerais dire « d'où je t'écris » mais voilà longtemps que plus aucune lettre ne franchit ces murs.

Je tâche de reconstituer. Ma première sensation de liberté. Majorité. Le baccalauréat obtenu de justesse. La fierté paternelle. Un vol long courrier. Juillet radieux. Je suis morte nus pieds, en débardeur bleu roi et jeans troués dans un aéroport de vacances ce jour-là.

Qui de moi ou d'un tiers avait fait mes bagages ? M'a-t-on lestée de quelques grammes à mon insu ? Ai-je joué, et puis simplement tout perdu ? J'ai oublié jusqu'à mes propres faits, jusqu'à mes propres gestes. Une nuit à la prison de Welikada a suffi. Dans certains lieux on dépasse instantanément le point de non retour. J'ai cru que la captivité me tuerait. C'est elle au contraire qui me maintient en vie. Qu'ils me relâchent demain et je mourrai de comprendre que j'ai si peu été.

Je m'applique à ne pas devenir folle. Mais il me faudrait au moins un éclat de miroir pour me réfléchir quelque part. Entendre une voix qui ne serait pas un cri. Des fleurs de cimetière constellent mes mains, mes avant-bras et ce que j'aperçois de ma gorge. Les cheveux qui me tombent par poignées sur les épaules sont gris blancs. À leur longueur j'essaie de déterminer le nombre d'années depuis lesquelles je suis enfermée. Ces cheveux sont en fibre de verre. Je peux avoir entre vingt et cent ans.

Les premiers mois, je ne pouvais tenir allongée qu'en diagonale dans ma cellule. Debout, je devais incliner la tête pour ne pas heurter le plafond. Aujourd'hui je dors en largeur sur le sol poisseux et mes bras tendus ne rencontrent que du vide. M'a-t-on transférée dans une autre cellule ? Ai-je rapetissé à ce point ? À moins que je confonde la position assise, la position debout.

Ma vie : trois mètres carrés, 74 % d'humidité. Je suinte un sang salubre qui vitriole chacun de mes souvenirs.

De mon vivant, je n'avais pas de mémoire, je n'avais que des trous. On me reprochait tendrement la passoire de mon cortex. Désormais je me rappelle le moindre coloris, la texture exacte d'une étoffe, les modulations les plus infimes d'un son, la géométrie précise d'une formation d'oiseaux migrateurs dans un ciel de campagne rincé par une pluie d'automne. À des années de distance, je récite un poème de Marina Tsétaïeva, croyez-moi, sans une hésitation.

Je n'ai vraiment rien oublié, si ce n'est mon prénom.